

**Céler, décéler et recéler.** L'académie écrit les deux premiers mots avec un *c* muet et le troisième avec un *d* accentué. Or, la syllabe *ce* prenant un accent grave devant une syllabe muette, on voit, par une inconséquence singulière, au futur et au conditionnel. je *célerai*, je *décélèrais* avec un accent grave et je *recélèrai*, je *recélèrais* avec un accent aigu.

**Congrument et échouement.** Pourquoi cette différence dans les mots formés de la même manière ?

L'Académie admet généralement aujourd'hui la double orthographe *ie, uc, oie, et i, ú, oi* dans les mots dérivés des verbes en *ier ouer, uer, oyer*. Il aurait été bien préférable qu'elle adoptât souverainement l'une ou l'autre forme.

Même observation pour les verbes en *ayer* et leurs dérivés qu'il est toujours permis d'écrire ainsi : il *ESSAYE* ou il *ESSAIE*, etc., *PAYEMENT* ou *PAIEMENT*, etc.

**Débzchor et Embzchor.** L'académie écrit ainsi ces deux mots qui, ayant le même radical (*wúchen*) devraient s'orthographier de même.

**Dessouler.** Nul raison ne saurait être donné pour justifier l'absence de l'accent circonflexe sur l'*u* de ce mot, puisqu'on écrit *soûl, soûler* (anciennement *saoul, saouler*) par suite de la suppression de *a*.

**Dizième et dizaino.** Ces mots ayant la même étymologie et la même prononciation devraient s'orthographier de même.

**Dompter.** On ne devrait pas conserver le *p* de *dompter* (*domitare*), car, outre que cette lettre ne se prononce pas elle n'est pas étymologique.

(A continuer.)

Résumé de deux discussions qui ont eu lieu entre plusieurs instituteurs à l'École Normale Jacques-Cartier.

I. Doit-on consacrer autant de temps à l'étude de l'anglais qu'à celle du français ?

M. D. Boudrias ouvre la discussion. Il croit que, pour ce qui concerne l'enseignement de l'anglais, on doit tenir compte des circonstances dans lesquelles se trouvent placées les différentes écoles de la province, et établir certaines distinctions quant aux villes, aux villages, et aux arrondissements ruraux proprement dits.

Il est d'avis que, dans les villes en général, l'anglais est aussi nécessaire, sinon plus, que le français, et qu'en conséquence, il faut y consacrer autant de temps, et peut-être plus même, qu'au français. Il cite, à l'appui de cette idée, que l'anglais est la langue la plus usitée dans le commerce et les affaires, que plusieurs de nos nationaux, souvent des hommes très instruits, trouvent difficilement à se caser, parce qu'ils ignorent cette langue, tandis que ceux qui la connaissent, et qui parfois sont inférieurs aux premiers quant à l'instruction, occupent les positions les plus avantageuses.

L'enseignement de l'anglais dans les écoles de villages est aussi une question qui a bien son importance, et M. Boudrias est d'avis qu'on devrait y donner presque autant de temps qu'au français.

Quant aux autres écoles de la campagne, c'est-à-dire aux écoles d'arrondissements, il ne voit pas que l'étude de l'anglais y soit bien nécessaire ; tout au plus pourrait-on en limiter l'enseignement à la lecture et à la traduction de simples phrases, les plus usuelles.

M. Boudrias voudrait aussi que, pour rendre pratique et familier l'anglais aux enfants, on leur enseignât dans cette langue l'arithmétique, la géographie et l'histoire.

M. A. D. Lacroix, comme M. Boudrias, dit qu'il doit exister une différence dans l'enseignement de l'anglais quant à ce qui regarde les villes, villages, et les arrondissements scolaires de la campagne. Dans les grands centres de population, il faut nécessairement consacrer

autant de temps à l'étude de l'anglais qu'à celle du français, puisque, de l'aveu de tout le monde, la connaissance de l'anglais est d'une absolue nécessité. Mais, dans les campagnes, ce besoin se fait moins sentir, et il y aurait peut-être un inconvénient à ce que l'on s'occupât de la langue anglaise dans une aussi large proportion.

M. N. Gervais croit qu'une heure d'anglais par jour suffit dans les écoles de la campagne. Il voudrait que l'élève ne commençât l'étude de l'anglais que lorsqu'il sait lire le français avec facilité.

M. J. Loroux désirerait que l'enseignement de l'anglais fût complètement retranché dans nos écoles de campagne ; mais si l'on tient absolument à ce que cette langue s'y enseigne, l'enfant ne doit en commencer l'étude que lorsqu'il possède passablement le français.

M. N. Galipeau rejette l'idée que les enfants étudient simultanément les deux langues, au moins dans les commencements, et il veut que les élèves ne s'occupent de l'anglais que lorsqu'ils ont une connaissance assez étendue du français.

M. J. Ahern pense qu'il est très avantageux que les enfants apprennent en même temps l'anglais et le français. Il veut avant tout que, dans l'enseignement de l'anglais, l'on s'attache à faire parler l'enfant, et à lui faire acquérir une bonne prononciation : c'est là, à son avis, un point capital. Pour cela, il est absolument nécessaire que l'enfant commence l'étude de l'anglais de très bonne heure, et qu'il y consacre beaucoup de temps.

M. H. Doré partage l'opinion de M. A. D. Lacroix quant à la durée du temps que l'on doit consacrer à l'étude de l'anglais ; il est de l'avis de M. J. Ahern pour ce qui regarde la nécessité de faire converser les élèves en anglais, et de les habituer à bien prononcer cette langue.

M. F. Verner croit que, dans les campagnes, neuf heures d'anglais par semaine suffisent généralement.

M. U. E. Archambault veut que l'anglais et le français soient, quant à l'enseignement, mis sur un pied d'égalité dans les villes. Il désire que l'anglais s'enseigne d'une manière pratique, et le plus tôt possible. Néanmoins, il ne pense pas qu'à la campagne il faille accorder à l'étude de cette langue autant de temps. Il est d'avis qu'on ne saurait assigner des limites à l'enseignement de l'anglais, et qu'avant tout, on doit se conformer aux exigences des autorités scolaires ainsi qu'aux besoins des différentes localités.

M. l'ex-inspecteur Valade dit que l'anglais doit s'enseigner dans toute école modèle, soit à la ville, soit à la campagne. Il ajoute que la prononciation est la chose la plus importante dans l'étude de l'anglais, et que, pour bien prononcer, il faut que l'élève commence à parler cette langue de très bonne heure. Il est d'opinion qu'on doit consacrer à l'étude de l'anglais plus de temps qu'à celle du français, pour la raison que l'enfant, ayant moins souvent occasion de parler l'anglais en dehors de l'école, doit, pendant ses classes, s'occuper davantage de cette langue.

M. L. Lacroix veut que les deux langues soient absolument sur le même pied.

M. M. Lanctôt désirerait qu'on consacrait autant de temps à l'anglais qu'au français, même dans les écoles élémentaires.

M. J. Grant dit qu'il doit y avoir égalité de temps dans l'étude de l'anglais et du français, et que l'anglais doit s'enseigner de très bonne heure.

M. T. M. Reynolds prétend qu'il faut donner plus de temps à l'anglais qu'au français. Il appuie cette raison sur le fait que le français se parle partout, chez les parents, en récréation, à la promenade, et que, par conséquent, il faut que l'enfant, à l'école, consacre à l'étude de l'anglais un temps beaucoup plus considérable qu'à celle du français. Il croit aussi que l'anglais est néces-